

— Parce que... Non. Je ne puis pas. C'est horrible.
 — Vous voyez bien...
 — Ah ! devant Dieu qui va nous juger, je vous jure que ces lettres ne m'étaient pas adressées. Elles m'ont été confiées par une amie qui comptait pouvoir les montrer un jour... à son mari. J'ai eu l'imprudence de les garder.

Le comte de X... commençait à douter ; il marcha droit au secrétaire, voulut prendre les lettres. Sa femme se jeta devant lui.

— Non, je vous en conjure, ne les lisez pas ; vous pourriez deviner. Soit ! je mourrai coupable à vos yeux ; je vous aurai du moins épargné...

— Epargné ! Que voulez-vous dire ? Ah ! je veux savoir.

Une lutte s'engagea et la jeune femme alla tomber chancelante sur une chaise longue. Avidement le mari parcourut de nouveau cette correspondance, sentant que toute minute qui s'écoulait valait une année de sa vie.

Tout à coup il poussa un rugissement, se leva et alla tomber auprès de sa femme.

— Germaine ! Germaine ! pardon !

Elle entendait à peine ; elle ne lui répondit que par une douce pression de main. Alors se passa une scène épouvantable. Le comte appelait, criait et couvrait sa femme de baisers. Les domestiques étaient accourus ; ils enfonçaient la porte, et en même temps qu'eux entraient Mlle de X..., sœur du comte, inquiète du contre-ordre et de l'écriture tremblée de son frère.

L'agonie commençait pour les deux victimes. Mlle de X... voulut prendre la main de son frère, il la retira. Alors elle aperçut des lettres en désordre sur le secrétaire ; elle poussa un cri et tomba comme une masse.

Une heure plus tard, il y avait deux cadavres dans cette chambre, et Mlle de X..., revenue à elle, demandait qu'on fermât ce secrétaire et qu'on lui en donnât la clef.

Cette fin tragique du comte et de la comtesse de X... fit grand bruit, mais on avait trouvé la lettre du comte, et la version qu'elle donnait fut acceptée. Seule, la préfecture de police fut au courant de ce qui s'était passé ; elle étouffa l'affaire.

Un mois après ce drame, Mlle de X... prenait le voile.

EXIL.

Si je pouvais voir, ô patrie,
 Tes amandiers et tes lilas,
 Et fouler ton herbe fleurie,
 Hélas !

Si je pouvais — mais, ô mon père,
 O ma mère, je ne peux pas ! —
 Prendre pour chevet votre pierre,
 Hélas !

Dans le froid cercueil qui vous gêne,
 Si je pouvais vous parler bas,
 Mon frère Abel, mon frère Eugène,
 Hélas !

Si je pouvais, ô ma colombe,
 Et toi, mère, qui t'envolas,
 M'agenouiller sur votre tombe,
 Hélas !

Oh ! vers l'étoile solitaire,
 Comme je lèverais les bras !
 Comme je baiserais la terre,
 Hélas !

Loin de vous, ô morts que je pleure,
 Des flots noirs j'écoute le glas ;
 Je voudrais fuir, mais je demeure,
 Hélas !

Pourtant le sort, caché dans l'ombre,
 Se trompe si, comptant mes pas,
 Il croit que le vieux marcheur sombre
 Est las.

VICTOR HUGO.

LE JOURNAL D'UN MARTYR.

Nous détachons du *Gaulois* l'article suivant, qui n'a pas besoin de commentaires :

...Le dîner fini, nous rentrâmes au salon. Miss Maud Gonne alluma une cigarette et s'exprima en ces termes :

(Connaissez-vous miss Maud Gonne ? C'est cette jeune Irlandaise dont vous avez ouï parler, qui court le monde, écrivant, pérorant, prêchant en faveur de ses frères persécutés par la perfide Albion. Elle est jolie, elle est blonde, elle a des yeux changeants comme la mer, tour à tour bleu turquoise et gris d'acier ; son sourire est charmant.

— Certes, me dit-elle, nous devons quelque reconnaissance à M. Gladstone pour les efforts qu'il a accomplis. En imposant le *home rule*, il a fait faire un grand pas à la question irlandaise, et, si Dieu lui prête vie, nous pouvons espérer voir luire des jours meilleurs. Mais nous ne sommes pas entièrement satisfaits. Nous voudrions qu'à cet acte de justice M. Gladstone joignît un acte de clémence et de pitié et qu'il rendît la liberté aux quatorze malheureux, aux quatorze innocents qui agonisent depuis onze ans dans le bagne de Portland...

...La voix de miss Maud Gonne trembla ; ses beaux yeux s'emplirent de larmes...

— Voyez-vous, reprit-elle, je ne puis parler de ces horreurs sans avoir le cœur serré. Je vais partir pour Portland, je vais tenter de communiquer avec ces martyrs de notre cause. Me permettra-t-on de les approcher ? J'ai bien peur que ma pétition ne soit repoussée. Tandis que les voleurs, les assassins reçoivent librement, à des jours déterminés, leurs parents et leurs amis, nos pauvres Irlandais, qui n'ont commis d'autre crime que d'avoir demandé à haute voix l'affranchissement de leur patrie, sont séquestrés, isolés du monde, sevrés de tout commerce avec leurs semblables. Et si vous saviez quel régime atroce on leur inflige ! Ils sont traités comme les plus vils des animaux, nourris d'aliments immondes et conduits à coups de fouet.

— Ils s'épuisent, continue-t-elle, à traîner des chariots chargés de gravats, leurs dos saignent sous le poids des lourdes pierres, leurs pieds s'écorchent aux ronces et aux cailloux du chemin. Et lorsque, après quinze heures de ce travail surhumain, ils rentrent au gîte, c'est pour être enfermés en des caveaux souterrains suintant l'humidité, privés d'air et de lumière. Et ne croyez pas que j'exagère ou que j'invente. Tenez, j'ai là, dans mon bureau, un document unique et qui n'a jamais été